

« Dites-moi le nom de cet Homme ?  
 » C'est Mondor. Son état ? C'est Mondor.  
 » dor. Son mérite ? C'est Mondor.  
 » J'entends ; Mondor est un de ces  
 » hommes dont il n'y a rien à dire ?  
 » Vous y êtes ».

Souvent on loue pour faire voir qu'on est en état de louer. C'est alors le desir de paroître capable d'apprécier le mérite, qui fait passer sur le chagrin qu'on a de le reconnoître.

Je fais par cœur mon Théobalde. Sa finesse, ses détours, ses ruses, tout m'est connu : en un besoin, je pourrois faire le dénombrement de ceux qu'il a trompés, & dire même comment il les a trompés. Une affaire survient entre nous. Aussi-tôt je prends mes mesures & mes précautions. Chaque piège, chaque embuscade est prévue & parée. Pour cette fois Théobalde manquera son coup. Nous nous abouchons, & il me dupe.

Les louanges que nous donnons à nos rivaux, ne sont quelquefois qu'une

JANVIER. 1778. 59

spéculation de notre jalousie. Nous avons entendu dire qu'il y avoit de la grandeur d'ame à reconnoître le mérite par-tout où il se trouve; & nous voulons, en usant de cette candeur, tâcher de nous tirer d'une égalité, d'où nous n'aurions peut-être pas l'espérance de sortir par nos seules qualités.

Par M. P....

---

*Explication des Enigmes & Logogryphes  
du volume de Décembre.*

LE mot de la première Énigme est l'Année; celui de la seconde est Grenade; & celui de la troisième est Sac. Le mot du premier Logogryphe est Ripaille, où l'on trouve ri-de-veau, paille, aile & ail; celui du second est Croquignolle, où se trouvent Léon, Luc, Enoc, Noé, grille, orge, cire, Joel, coq, ronce, Corogne, quille, coquille, Rugen, Uri, Lion, Roi, Rollon, Rouen, rôle, rouge, Ino, Clio, ligne; & celui du troisième est Ciel, où l'on trouve liee, lie, île, le, ce, ci, Eli, cil.

C vj

## É N I G M E.

**L**ECTEUR, dès que l'hiver en tous lieux se fait  
craindre,

Je n'ai qu'à m'en louer, quand tu n'as qu'à t'en  
plaindre.

D'autant plus doux pour moi, qu'il est plus irrité,  
S'il captive les flots, je suis en liberté.

Alors tu vois par-tout une jeunesse agile,  
Prouver, par son adresse, à quoi je suis utile.

Variant ses plaisirs, en variant ses jeux,  
Malgré le froid cuisant, j'arrête tous les yeux.

Mais garde-toi de moi comme de la fortune,  
Lecteur, dans mon chemin la chute est trop com-  
mune ;

Pour s'y bien soutenir, il faut de la hardiesse,  
Et c'est le péril seul qui fait que j'intéresse.

*Par M. le Méteyer.*

## A U T R E.

**J**E viens au monde avec ma femme ;  
Je tiens tout d'elle, honneur, noblesse, dignité,

# AIR

Musique de M. Tissier.

Majeur.

Janvier  
1778.



Inspiré par son hu - meur  
noire un Philo - so - phe o - rvi - gi -  
- nal, vou - loit un jour me faire ac -  
- croire que dans le monde tout est  
mal, j'é - tois che - ri de mon Is -  
- mene, mon cœur ne desi - roit plus  
rien; no - tre sa - vant per - dit sa  
peine, je sou - tins que tout e - toit  
bien, je sou - tins que tout étoit bien.

*Mineur.*

Un au-tre jour que ma ber-ge-  
-re re-fu-sa de bai-ser mon  
chien, un Philo-so-phe moins se-  
-ve-re vint me di-re que tout est  
bien: je trou-vai ce nouveau sis-  
-tème d'un ri-di-cu-le sans e-  
-gal, je crai-gnois un refus moi-  
même, je sou-tins que tout etoit  
mal, je sou-tins que tout e-toit mal.

JANVIER. 1778. 61

C'est elle qui m'en a doté.

Mais de ses biens la bonne Dame

Souvent ne trouve en moi qu'un sot dissipateur,

Et de la paix un vrai perturbateur.

Elle a le droit de me survivre,

Et son bon ou mauvais destin

Dépend de suivre ou ne pas suivre

Le mal auquel je suis enclin.

Pour que notre ménage ait une heureuse fin,

Il faut qu'elle ait le souverain domaine,

Qu'en tout elle commande en Reine,

Et que moi, docile à sa voix,

Je suive exactement ses loix.

Mais si, par un effet contraire,

(Qui par malheur est le plus ordinaire)

Je prends sur elle le haut ton,

Et la veux conduire au bâton,

Notre ménage déplorable

S'en va directement au Diable.

Arrivant entre nous la séparation

Des lieux & d'habitation,

Je vais me tapir chez ma mère,

Tandis que la pauvrete, en grande componction,

Va paroître devant son père,

Qui lui fait un accueil gracieux ou sévère,

Suivant que la communauté

A bien ou mal entre nous profité.

## 62 MERCURE DE FRANCE.

Au premier cas, d'un air affable,  
Il lui fait part de sa succession :  
Au second, en Juge implacable ;  
Il prononce contre elle exhérédation.  
Tandis qu'elle est dans cette crise ,  
Je me tiens dans mon coin à part :  
Mais j'ai beau faire le couard ,  
Il y faudra revenir sans remise.  
Je reprendrai ma femme au moment arrêté ;  
Et, par un ordre auquel il faut que tout réponde,  
La première communauté  
Décidera du sort de la seconde.

*Par M. D. B. de B.*

---

## A U T R E.

**J**E ne fus pas toujours d'usage ;  
Je n'existois point au vieil âge.  
Mais par-tout aujourd'hui, cher Lecteur, tu me  
vois ,  
Sous le toit du Berger, dans les Palais des Rois.  
Quelquefois je suis frêle, & quelquefois solide ;  
Pour moi, comme il lui plaît, un chacun se dé-  
cide.  
J'offre souvent pour la santé,

JANVIER. 1778. 63

Un remède assez salutaire ;  
Alors je deviens nécessaire.  
Je flatte aussi d'un fat la sorte vanité.  
Dans la forme & dans la matière ,  
Comme dans la couleur , bien souvent je diffère.  
Simple chez le Bourgeois , la main de l'Artisan  
M'enrichit pour le Partisan.  
Je suis encor en honneur chez la Belle ,  
Où la mode souvent m'appelle.  
Je donne aussi certain maintien  
A quiconque n'a rien à dire ;  
Dans un cercle où chacun m'admire ,  
Je suis matière d'entretien ;  
Et si quelqu'un par hasard y sommeille ,  
Par mon secours on le réveille.  
Enfin , dans la Société ,  
Je ne suis point une inutilité.  
Je ne dis plus qu'un mot : j'accompagne sans cesse,  
Ou mon Maître , ou bien ma Maîtresse.  
Lecteur , peut-être tu me tiens ,  
En réfléchissant sur ces riens.  
*Par une Dlle de Nogent-le-Roi.*



## A U T R E.

**D**ÉSŒUVRÉ dans mon poste, actif si l'on m'en  
chasse,

Quand je suis employé, je ne suis plus en place.

## L O G O G R Y P H E.

**A**MUSER, enchanter & plaire,  
Est ma fonction ordinaire.

Mon origine vient des Dieux :

Fut-il destin plus glorieux ?

Je maîtrise & subjugué l'ame ;

Je la transporte & je l'enflamme.

Dans le Prophane & le Sacré,

Je sers chacun selon son gré.

On m'aime chez les Grands ; j'embellis une Fête ;

J'aide l'Amour à faire une conquête.

Il est pourtant certaine loi

Qui me captive & qui m'enchaîne.

Si je ne la suis pas, tout est en désarroi.

Bien-tôt je déplais, je fais peine.

Pour me connoître mieux, par la combinaison  
 On pourra découvrir mon nom.  
 Je marche sur sept pieds ; & sans plus long collo-  
 que ,  
 Je t'offre, ami Lecteur, ce qu'un Poète invoque ;  
 Un mot familier à l'enfant ,  
 En usage aussi chez l'Amant ;  
 Une matière combustible ,  
 Qui souvent à ton toit peut devenir nuisible ;  
 En Normandie une Cité  
 Peu digne de piquer ta curiosité ;  
 Ce qui sur un Journal indique ta dépense ,  
 Que tu dois mesurer selon ton opulence ;  
 Une Particule ; un Pronom ;  
 Pour la volaille une prison.  
 En remontant au premier âge ,  
 Je t'offre encor un fils du pieux Ouvrier ,  
 Qui, par ses soins, mit le premier  
 Le jus de la treille en usage ;  
 Deux notes dans le chant ; un changement annuel  
 Qui s'opère dans l'animal ;  
 Un aliment enfin commode à la vieillesse.  
 Mais, Lecteur, j'en dis trop ; finissons, je te laisse.  
 Par une Dlle de Nogent-le-Roi.



## A U T R E.

**J**E vais, mon cher Lecteur, parler en Souverain;
 L'Univers m'est soumis, c'est mon vaste domaine;
 Chacun chérit mes loix, mon Trône est à Paris,
 Et l'on voit à ma Cour les Amours & les Ris.
 Je plais à la Duchesse, au Prince, au Petit-Maitre,
 Quiconque veut briller, avec moi doit paroître;
 Je change très-souvent de ton & de signal,
 Qui cherche à m'admirer vole au Palais-Royal.
 De tous mes Partisans j'ai le charmant suffrage,
 Sans peine j'obtiens d'eux le plus flatteur hom-
 mage.

Mais retranches mon chef, alors j'offre à tes yeux
 Ce qu'on fait en l'honneur des Héros & des Dieux;
 A Rome, un grand Auteur dans sa vive tendresse,
 Jadis a su par moi célébrer sa Maîtresse :
 Et j'ai fait couronner au Temple d'Apollon,
 De myrte & de laurier, le tendre Anacréon.
 Faut-il pour me nommer de plus fidèles guides ?
 Mon sublime anagramme existe aux Invalides.

*Par M. L. Bailleux, C. à T.*

A U T R E.

**J**E suis le Député d'un Souverain du Monde,  
 Qui n'a pas son pareil sur la machine ronde.  
 De mes membres divers qu'on sépare le tronc,  
 Je suis par-tout pays un jour de grande Fête.  
 En son lieu maintenant substituez ma tête,  
 Et je ne pèse pas un demi-quarteron.  
 En cet état, il est bon de vous dire  
 Qu'il me reste encor quatre pieds.  
 A moins que d'être aveugle ou de ne savoir lire,  
 On doit voir dans les trois premiers  
 Un vicil adverbe exilé du beau style,  
 A qui Phébus n'a laissé d'autre asyle  
 Qu'é être naïf & facile jargon  
 Où Marot excelloit, & qui porte son nom.  
 Mais pour terminer cette glose,  
 Des quatre pieds, que le Lecteur transpose  
 Un seul; & sans aller au fidèle Berger,  
 Où le sucre avec art, pour mieux vous engager,  
 Prend mainte agréable tournure,  
 Chez l'Epicier voisin vous verrez ma figure.  
*Par M. Del\*\*\*\*\* D. F. D. B.*



---

**NOUVELLES LITTÉRAIRES.**

*Mémoires Philosophiques du Baron de \*\*\**  
 Chambellan de Sa Majesté l'Impératrice-Reine. A Paris, chez Berton, Libraire, rue Saint-Victor, vis-à-vis le Séminaire Saint-Nicolas.

**L**A République des Lettres est un Etat extrêmement libre, s'il faut en croire un célèbre Critique. On n'y reconnoît, dit-il, que l'empire de la vérité & de la raison, & , sous leurs auspices, on fait la guerre innocemment à qui que ce soit, même à ses amis & à ses proches. On a vu les Scaliger, les Vossius, les Dacier & les Bernoulli nous en donner l'exemple. Ainsi dans l'Empire Littéraire, les amis doivent se tenir en garde contre leurs amis, les pères contre leurs enfans, les beaux-pères contre leurs gendres. *Non hospes ab hospite tutus, non socer a genero.* Chacun y est tout ensemble Souverain & justiciable de chacun. Les loix de la société n'ont point détruit

cette noble indépendance de l'état de nature, par rapport à l'erreur & à l'ignorance. Tous les particuliers ont à cet égard le droit du glaive, & peuvent l'exercer; bien entendu, doit ajouter le Critique, qu'on se soumettra aux réglemens de Police propres à chaque Gouvernement.

Mais, n'est-on pas obligé d'avouer aussi que cette liberté a des bornes, & qu'elle ne doit pas être confondue avec la satire audacieuse, qui ne respecte pas plus les droits de la vérité que ceux de l'humanité?

Si l'on apprécie les Mémoires de M. le Chambellan, d'après ces réflexions, pourra-t-on demander à celui qui en est l'Auteur, les preuves de sa mission, & lui faire un crime de s'être arrogé le droit d'employer les armes de l'ironie contre les Inventeurs des nouveaux systèmes? Il nous semble que les réflexions que nous avons rapportées, fournissent une réponse satisfaisante à cette première question. Dira-t-on que les erreurs contre lesquelles l'Auteur des Mémoires a fait éclater son zèle, ne peuvent nuire ni au bon ordre de la Société, ni au bonheur de chaque Citoyen? Mais

peut-on soutenir qu'il n'y a nul danger à répandre une doctrine qui tend à ôter aux puissans & aux riches le seul frein de leurs passions, aux affligés la dernière consolation de leurs misères, aux méchans le remords du crime, aux ames vertueuses les récompenses de l'autre vie?

On répondra peut-être que cet Auteur s'est plû à forger des monstres pour avoir le plaisir de les combattre, & à réaliser des chimères pour avoir l'occasion de faire briller son esprit, & d'amuser les Lecteurs. Qu'on parcoure les seules assertions extraites des Ouvrages de la Mettrie & du système de la Nature, & l'on sera forcé d'avouer que le puits de l'abyssme a été ouvert, & qu'il en est sorti des prodiges d'erreur qui n'en sont pas moins réels pour être incroyables. On a cherché dans ce malheureux siècle à ébranler les vérités qu'une douce persuasion, une conscience presque générale, un sentiment intime & difficile à vaincre, ont établies, & qu'il est si cruel de vouloir nous enlever. Mais en convenant de l'importance & de la certitude de ces vérités, ne pourra-t-on pas reprocher à l'Auteur des Mémoires l'ironie

insultante & les armes du ridicule pour attaquer ces Ecrivains téméraires, tandis qu'il ne falloit que les éclairer, & les ramener au vrai par les voies de la douceur & de la modération ?

Nous ne discuterons pas ici les avantages & les inconvéniens de cette nouvelle méthode de réfutation, qui entraîne le danger d'adopter des bruits populaires, souvent faux & très-difficiles à vérifier. Quant à l'ironie, la vérité, dans tous les siècles, a toujours été en possession d'en faire usage, pour couvrir le mensonge d'une confusion salutaire. C'est ainsi qu'un Prophète, tout brûlant de zèle pour la gloire du vrai Dieu, se moquoit de Baal & de ses aveugles Adorateurs. Dieu lui-même n'a pas dédaigné d'employer la raillerie à l'égard du premier homme, pour avoir eu la téméraire curiosité de connoître le bien & le mal. Mais il n'en est pas moins vrai, & ces exemples imposans le prouvent, que ce seroit sortir des bornes de l'ironie permise, que de fabriquer à plaisir des aventures, ou de répéter celles que la seule malignité & le désœuvrement avoient inventées : & nous croyons même que dans un objet

aussi grave, la certitude personnelle ne suffit pas pour justifier ce genre d'attaque. C'est ici qu'il faut la notoriété la plus générale & la moins suspecte, & qu'il n'est permis à personne de débiter comme une vérité constante ce qui n'étoit, dans son origine, qu'une conjecture souvent fautive & toujours téméraire. Ne peut-on pas encore attaquer cette nouvelle méthode, parce qu'elle suppose, comme une vérité certaine, que les hommes agissent toujours d'après leurs opinions, tandis qu'ils sont essentiellement inconséquens par leur nature, & qu'il y a un intervalle immense entre l'esprit & le cœur. On a eu raison de dire qu'il y avoit souvent bien loin de l'homme agissant à l'homme pensant. On agit par le mouvement de la volonté, par l'impulsion des intérêts, des passions & des circonstances. On pense, & l'on écrit souvent pour exercer son esprit; & l'esprit, qui n'est que l'organe ou l'interprète de nos pensées, prend toutes les formes qu'il lui plaît. Il n'est pas toujours vrai qu'un Auteur se peigne dans ses écrits. Que d'Ecrivains dans tous les siècles, qui nous ont parlé à merveille de la bienfaisance & de  
l'amitié,

l'amitié, & qui n'étoient rien moins que bienfaisans & vrais amis ! Combien d'autres aussi qui ont désavoué de toute leur force, les conséquences affreuses qui résultoient de leurs systêmes, & qui étoient bien éloignés de commettre les noirceurs où leurs Ouvrages auroient pu les conduire, s'ils avoient été conféquens !

Les réflexions que nous soumettons à l'examen de l'Auteur des Mémoires, ne nous empêcheront pas de louer son zèle ni ses intentions, & d'avouer que son Ouvrage a été lu avec plaisir & avec intérêt, par des personnes de goût & très-impartiales. Nous restons toujours persuadé que la critique n'est utile, que lorsqu'elle est équitable & modérée, & qu'on ne doit recourir au ridicule, que lorsqu'on a épuisé les autres moyens qui peuvent ramener ceux qui s'égarerent.

*Confidence Philosophique*, seconde édition revue & augmentée. A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.

Cette nouvelle manière de réfuter les nouveaux systêmes, ne pourroit-elle pas

*I. Vol.*

D

devenir dangereuse, & donner lieu à de fausses imputations, si l'on peignoit dans ces sortes d'Ouvrages, avec trop d'énergie, les écarts que peuvent produire les mauvaises maximes; & si les aventures que l'on met sous les yeux du Lecteur, avoient pour base unique, que les hommes agissent toujours d'après leurs opinions, ou qu'ils adoptent sans réserve tous les sentimens de ceux avec lesquels ils se trouvent liés? Nous laissons aux Moralistes rigides le soin de discuter cette Question, & de faire connoître toute l'étendue de deux devoirs principaux qui nous sont également prescrits, l'amour de la vérité & l'amour des hommes: si l'un nous oblige de ne pas conniver à des erreurs dangereuses, & même de les repousser avec zèle, nous ne sommes pas moins obligés, par le second devoir, d'employer de préférence les voies de douceur & de persuasion, pour ramener au vrai ceux qui s'égarerent, & sur-tout de ne pas exagérer leurs torts, en leur imputant également, soit des conséquences qu'ils défavouent, soit des erreurs qu'ils n'ont jamais soutenues. Il faut le confesser à notre confusion, nous ajoutons toujours

quelque chose du nôtre aux vices que nous censurons : comme l'observe si bien un Orateur célèbre, nous ne les donnons jamais pour ce qu'ils sont, nous mêlons au récit que nous en faisons, la malignité de nos conjectures ; nous les mettons en un certain point de vue qui les tire de leur état naturel. Nous embellissons notre histoire ; &, pour faire un héros ridicule qui plaise, nous le faisons tel qu'on le souhaite, & non pas tel qu'il est en effet. Mais faut-il, pour éviter cet écueil, garder le silence lorsque les vérités essentielles de la morale sont attaquées sans ménagement ? Faut-il abandonner avec indolence les intérêts de la Religion que nous avons le bonheur de professer, parce qu'en combattant l'erreur, il pourroit se glisser dans notre cœur des vues trop humaines, & se mêler un peu trop de vivacité au zèle qui nous anime ? Si cela étoit, on verroit bientôt grossir & se déborder le torrent des erreurs les plus dangereuses, & la Société civile & chrétienne en devenir le jouet, & se trouver en peu de tems bouleversée ; & les maux deviendroient irremédiables, si les amis de la vérité n'employoient d'autres

Dij

armes contre le mensonge, que la modération & le silence, & qu'ils oubliassent que l'esprit de douceur & de charité a son éguillon & ne blesse que pour guérir. Nous ne pousserons pas plus loin nos réflexions sur cet objet; il nous suffira, pour justifier le zèle & l'intention de l'Auteur de la Confiance philosophique, de citer les paroles du plus éloquent de tous les Ecrivains :  
 « Les mauvaises maximes, dit J. J. Rouf-  
 » seau, sont pires que les mauvaises  
 » actions. Les passions déréglées inspirent  
 » les mauvaises actions; mais les mau-  
 » vaises maximes corrompent la raison  
 » même, & ne laissent plus de ressource  
 » pour revenir au bien ». Or, peut-il y  
 avoir de maximes plus dangereuses que  
 celles qui tendent à nous enlever des  
 vérités précieuses qui sont ici-bas, indé-  
 pendamment de leur certitude, notre  
 consolation ou notre espérance.

Nous ne suivrons pas ici le fil des aventures du principal Héros qu'on introduit sur la scène dans l'Ouvrage que nous annonçons, & nous ne remettrons pas sous les yeux du Lecteur, les excès en tout genre dont on fait le récit, &